

Littératures negro-africaines d'expression française :

état actuel des études dans les pays de langue allemande



Bas-Zaïre : statuette funéraire bakongo
(IMNZ)

Les études sur les littératures africaines en langues européennes dans les pays de langue allemande peuvent se diviser en plusieurs périodes qui vont des années 50 jusqu'à la période que nous sommes en train de vivre.

Des années 50 jusqu'à 1973

La première phase fut dominée par la personnalité de Janheinz Jahn, qui, en 1951, était parmi les auditeurs d'une conférence que Léopold S. Senghor donnait à l'Institut Français de Francfort sur les nouvelles littératures négro-africaines et antillaises de langue française. Cette rencontre fut décisive : Jahn, qui fut fasciné par les nouveaux rythmes de cette poésie, entreprit une vaste correspondance avec un grand nombre d'auteurs en vue de découvrir des poèmes inédits et des écrits originaux d'auteurs négro-africains. Le fruit de ce travail inlassable fut les deux éditions de *Der Schwarze Orpheus* de 1954 et 1956 qui, à l'époque, était l'anthologie la plus complète d'auteurs noirs africains et des Amériques. Pour l'Allemagne littéraire et intellectuelle, qui à l'époque du Nazisme, de la deuxième guerre mondiale et des temps difficiles de l'immédiat après-guerre était coupée des grands courants artistiques et de pensées du monde, ce fut une grande découverte.

A ces premières anthologies succédèrent 14 autres, tant de poésie que de prose, lesquelles présentaient des auteurs de toutes les littératures négro-africaines des deux

côtés de l'Océan Atlantique. C'est grâce aux efforts soutenus de Jahn (qui vivait de sa plume) que l'Allemagne Occidentale devint le pays, comptant le nombre le plus élevé de traductions des littératures africaines. En 1958, Jahn, qui n'avait pas encore mis le pied sur le continent africain, publia « *Muntu* », *l'homme africain et la culture néo-africaine*, ouvrage traduit en 9 langues. Le livre que les ethnologues traditionalistes considérèrent comme une terrible simplification, contribua néanmoins au débat sur l'identité (pan-) africaine et de la race noire, tant en Afrique qu'ailleurs. Un regard rétrospectif révélerait pourtant assez vite cette œuvre théorique et à thèses, comme une tentative louable, à l'époque, pour saisir le dénominateur commun aux civilisations africaines en contact avec le monde européen.

Après « *Muntu* » les étapes les plus importantes de la carrière de Jahn comme révélateur de la littérature négro-africaine furent pour l'essentiel :

- 1963 la traduction des œuvres poétiques complètes de L.S. Senghor ;

- 1966 *Histoire de la littérature négro-africaine* ;

- 1968 attribution du prix des libraires allemands à L.S. Senghor, (c'est le prix littéraire, le plus important en R.F.A.), cette distinction revenant également au mérite du traducteur J. Jahn ;

- 1970 Grand prix de la Traduction de l'Académie Allemande de Langue et Poésie de Darmstadt à Jahn traducteur des littératures africaines ;

– 1971-1972 publication, sous la direction de J. Jahn, des outils de travail précieux que sont la **Bibliographie de la littérature négro-africaine** et le **Who's who in African Literature**.

A la mort de Janheinz Jahn, une mort prématurée survenue en 1973 à l'âge de 55 ans, venaient de se terminer vingt années d'une vie consacrée à la littérature africaine. Le message de J. Jahn peut se résumer par ces toutes dernières phrases de « **Muntu** » : « La volonté de se déterminer soi-même s'affirme à l'évidence dans les productions de la culture néo-africaine, en même temps qu'une exigence irrépressible de liberté. Car une conception culturelle autonome ne peut se développer et s'épanouir que dans l'absence de toute tutelle étrangère. »

Période de 1973 à 1980

Dans le sillage des activités de traduction et de critique de Janheinz Jahn ont été traduits les grands romans francophones africains des années 50 et 60, romans aujourd'hui devenus des classiques de la littérature « négro-africaine » : les œuvres de Camara Laye, Mongo Beti, Ferdinand Oyono et d'autres encore. Nombre de ces traductions, à l'époque, existèrent en marge de la curiosité du grand public. Cela ne changea qu'avec la Foire du Livre de Francfort en 1980. La foire avait mis les littératures africaines au centre de ses préoccupations. Elle fut précédée par un grand nombre d'activités visant à présenter la culture et les littératures africaines : des festivals à Berlin et à Erlangen avec présentation de pièces de théâtre et films africains, organisation de lectures et débats avec des auteurs africains, de longues et multiples émissions à la radio et à la télévision, des articles dans les grands quotidiens et la presse hebdomadaire. Sur l'initiative des églises protestantes on fonda même une Agence pour la promotion de la littérature de l'Afrique Noire, qui publia une brochure avec 100 comptes rendus de livres africains qu'on proposait aux éditeurs allemands pour leur publication. Le résultat décevant

de cette initiative (option pour 40 titres, traduction effective d'une dizaine) amena à croire que l'enthousiasme pour la littérature africaine ne fut qu'un feu d'artifice et qu'il fallait encore attendre le vrai « démarrage ».

La critique « sérieuse » reprocha à la critique journalistique de ne s'être intéressée qu'à des sujets d'actualité ou de sensation, d'avoir opéré le choix des auteurs et des œuvres sur la base de connaissances et d'amitiés personnelles et non suivant des critères littéraires. D'autre part on avança que l'intérêt pour la littérature africaine sentait un peu « l'aide au tiers monde » et la « coopération ».

Et maintenant...

Quelque chose a quand même changé depuis 1980. La littérature africaine n'est plus regardée comme quelque chose d'exceptionnel ou d'exotique, elle est entrée dans les circuits intellectuels. Mieux, elle a trouvé un ancrage même dans les « institutions » de l'enseignement et des médias. La critique universitaire et professionnelle a emboîté le pas à la critique journalistique. Elle tend à une vue plus complète qui tient compte aussi du contexte historique et sociologique, des problèmes linguistiques et de forme. Elle cherche à aboutir à un jugement esthétique fondé sur des valeurs non pas « universelles », mais qui ne diffèrent pas fondamentalement de ceux qu'on emploie pour la littérature européenne.

Cette critique universitaire et institutionnelle peut se diviser en trois tendances principales :

- une critique « africaniste », qui situe l'œuvre des auteurs africains dans leur contexte - géographique, historique, linguistique - africain et cherche à relier ces aspects aux cultures africaines traditionnelles (oralité, ethnographie) ;
- une critique « romaniste » qui approche la littérature francophone africaine par le biais de la littérature française « de France » et qui met en rapport, par exemple, Mongo Beti et Voltaire, Sembène Ousmane et Émile Zola ;
- une critique « comparatiste »

qui appréhende les littératures africaines dans le contexte global des littératures du « Tiers Monde », contexte où ces littératures sont perçues comme armes de combat pour la libération de la domination tant politique que culturelle de l'Occident. Il est évident que chacune de ces approches peut se justifier. Mais il est évident aussi que chaque méthode a ses limites qui ne peuvent être dépassées que par une approche pluridisciplinaire tenant compte de tous les aspects à

La critique universitaire a déjà exercé une action en « profondeur ». Elle a réussi à faire entrer les auteurs africains francophones dans les programmes des classes terminales de Français du secondaire, classe où les auteurs africains jouissent actuellement d'une certaine faveur puisque le thème du prochain Congrès (triennal) de l'Association des Professeurs de Français en R.F.A. est le suivant : « Langue et littératures françaises en dehors de l'Europe ». Action « en profondeur », cela signifie aussi que les livres traduits sont présentés dans les pages de feuilleton et les suppléments littéraires des grands quotidiens et hebdomadaires, ou encore, qu'un événement, comme la mort de la romancière sénégalaise Mariama Bâ, qui en 1980 avait reçu le prix Norma à la Foire de Francfort, soit annoncé au téléjournal de la première chaîne de la télévision ouest-allemande.

Quels sont les enseignements que le public allemand trouve dans la lecture des auteurs africains ? Je ne puis choisir ici que l'exemple d'un seul roman, qui me paraît particulièrement significatif. Il s'agit du roman « *L'Aventure Ambiguë* » de Cheikh H. Kane dont j'ai pu recueillir une trentaine de comptes rendus publiés dans des quotidiens de langue allemande. Les aspects qui ont particulièrement intéressé les critiques allemands peuvent se résumer en trois points :

- une certaine méfiance et un certain septicisme à l'égard de la civilisation européenne ;
- le thème écologique, une leçon de respect devant la nature et la vie humaine ;
- une leçon aussi de respect et de tolérance religieuse, en particulier

pour l'Islam, présenté dans ce livre. Ce sujet est d'une actualité brûlante en République Fédérale Allemande où vivent et travaillent plusieurs millions de Turcs avec leurs familles, une fraction importante donc de personnes dont la vie est profondément marquée par la foi islamique. Une telle leçon de tolérance, de respect devant la culture et la foi des autres, et un certain recul devant sa propre civilisation est semblable à celle qui peut se remarquer aussi dans les meilleures traditions de l'enseignement classique et « humaniste ». Quel sera l'avenir de ces études ?

La critique allemande, tout comme la critique de l'Occident en général, devra apprendre à regarder de plus près, à affiner ses connaissances et ses instruments de travail. Cela signifie qu'il ne sera plus suffisant de parler de l'Afrique d'une façon globale, mais d'apprendre à connaître chaque pays individuellement : le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Cameroun, pour mieux saisir les problèmes communs comme les traits spécifiques. Cela implique une révision, une différenciation de nos vues historiques tel qu'apprendre l'histoire du Cameroun non seulement à travers les livres d'his-

toire allemands ou européens mais aussi en lisant les représentations qu'en donnent les Camerounais eux-mêmes. Bref, discuter notre passé commun pour découvrir notre avenir commun. Changer nos rapports qui dans le passé furent des rapports « réducteurs » (politiques, militaires, économiques, touristiques) en des rapports « authentiques » : humaniser nos rapports dans la perspective d'un avenir commun à l'humanité.

Janos Riesz
Université de Bayreuth
R.F.A.

LA LITTÉRATURE AFRICAINE A L'UNIVERSITÉ PARIS XIII

L'Université Paris XIII, fondée en 1970, a créé en 1972, sous l'impulsion de Jeanne-Lydie Goré, un **Centre d'Études Francophones** qui se proposait de valoriser et de diffuser les littératures et cultures d'expression française, en mettant en place des enseignements spécifiques et en animant des programmes de recherche. Dès la première année se tenait le colloque qui devait faire date, sur « Négritude africaine, négritude caraïbe ». En même temps s'organisaient des enseignements de littérature francophone où une place importante était attribuée à la littérature africaine.

Les Unités de Valeur (U.V.) de littérature francophone devaient soit compléter (comme U.V. « mineures » ou « libres ») le cursus de Deug et de licence de Lettres Modernes, soit permettre la délivrance d'un diplôme particulier à l'Université Paris XIII (le **Certificat d'Études Littéraires Francophones**), acquis en parallèle à la licence de Lettres Modernes, si l'on comptabilisait dix U.V. d'études francophones.

En 1975, un aménagement cherchait à rendre la filière plus cohérente, en mettant sur pied un Deug et une licence de Lettres Modernes avec une mention spécialisée propre à l'Université Paris XIII : « Études francophones et problèmes du bilinguisme ». En fait, il s'agissait d'ajouter chaque année au bloc des matières obligatoires en Lettres Modernes, à la place des U.V. « libres », un ensemble de 4 U.V. (soit 150 heures) d'études francophones. Le public visé était celui des étudiants français envisageant de partir enseigner en

coopération, et celui des étudiants étrangers originaires de pays « francophones ». Mais la mise en place de la filière correspondait à une désaffection générale des étudiants pour les enseignements littéraires et à une période de reflux de la coopération. Il fallut donc envisager une nouvelle modification du dispositif des études francophones.

On a conservé bien sûr le principe des U.V. « libres » pouvant s'insérer dans les différents cursus de Deug et de licence de l'U.E.R. Lettres. On a aussi intégré au moins une U.V. dans l'ensemble de celles qui sont obligatoires pour l'obtention des diplômes de Lettres Modernes. Et tout récemment (en 1983-1984), on a donné une part importante aux littératures d'Afrique et du Maghreb dans la nouvelle filière « français langue étrangère », Paris XIII ayant décidé de mettre l'accent, dans cette filière, sur la problématique des relations interculturelles.

Il faudrait ajouter que les littératures d'Afrique noire, des Antilles et du Maghreb sont systématiquement présentées et étudiées dans des actions de formation permanente de Paris XIII portant sur les relations publiques avec les populations migrantes.

Si on se reporte aux statistiques administratives (nombre d'inscrits, nombre de reçus aux différentes U.V.), on constate le succès réel des cours de littérature africaine jusque vers 1975. Un record est atteint en 1973-1974 avec 47 inscrits à une U.V. sur les « Problèmes actuels de la Négritude ». Faut-il y voir l'engouement pour une matière nouvelle, encore portée par les modes généreuses de l'a-

près-68 ? Après le fléchissement de 1975-1976 (qui accompagne un phénomène analogue observé dans toutes les disciplines littéraires), l'effectif étudiant semble se stabiliser. Depuis 1980, on compte 60 à 70 inscriptions pour les U.V. de littérature africaine, soit une moyenne de 15 étudiants par cours.

Familiarisés en Deug et en licence avec les littératures francophones, beaucoup d'étudiants choisissent de s'orienter en maîtrise dans ces domaines : 25 en 1974-1975, 30 en 1977-1978, une dizaine chaque année depuis 1980.

Du point de vue des programmes, si l'on se réfère aux descriptifs des U.V., on constate que, sur une douzaine d'années, le panorama présenté de la vie littéraire et culturelle négro-africaine est assez cohérent. On notera par exemple les intitulés suivants : « Histoire de l'Afrique : ethnographie et littératures africaines » ; « Enseignement et littérature en Afrique » ; « La ville et les expressions de la culture urbaine en Afrique » ; « Civilisations et littératures de l'océan Indien » ; « Le théâtre africain » ; « Le cinéma africain » ; « Le conte antillais » ; « Les langues en Afrique » ; « Les problèmes des créoles » ; « L'art nègre » ; « Littérature et colonisation » ; « Le roman africain et antillais » ; « Textes et idéologies du Tiers Monde » ; « Pédagogie de l'enseignement en Afrique » ; « La poésie négro-africaine » ; etc. Il reste que littératures orales ou écrites en d'autres langues que le français sont moins bien représentées. D'autre part, une évolution semble se dessiner au fil des ans quant à la finalité péda-

gogique. Au début, une ambition peut-être excessive : embrasser tout le domaine littéraire africain, en dresser un panorama quasi exhaustif, entraîner peu à peu les étudiants sur la voie de l'érudition. C'était sans doute fort gratifiant pour des enseignants heureux d'alimenter leurs cours par les avancées de leurs recherches, et de spécialiser très vite leurs étudiants. Mais certains étudiants ont pu refuser une spécialisation trop vite amorcée. D'où le changement de perspective pédagogique : non plus **montrer** la littérature africaine, fût-ce à travers le cours le plus minutieusement informé, mais **faire lire** des textes africains pour faire réfléchir sur les relations interculturelles.

Comment évaluer l'impact des cours de littérature africaine sur les étudiants français ? Plusieurs débats, organisés en fin d'année, ont montré que ces étudiants ont, en général, pris beaucoup de plaisir et d'intérêt à ces cours. Ils ont trouvé la littérature africaine « plus riche, plus humaine, plus drôle » que la littérature française moderne. Ils y voient un mode d'approche privilégié pour comprendre les façons de vivre et de penser des étrangers étranges, mais aussi pour réfléchir sur leurs propres façons d'être. Une étudiante a précisé que les romanciers africains lui avaient redonné le plaisir et la passion de lire perdus depuis ses lectures de l'adolescence. Faut-il rêver plus bel éloge ?

Jean-Louis Joubert
Paris XIII